

## 1 - C'est la faute à Rousseau

À quoi bon le nier? J'étais ailleurs. Et les lois de la physique sont imparables. Deux volumes lancés sur une même ligne, dans la même direction, à des vitesses différentes, peuvent ne jamais se rencontrer si le premier est plus rapide. Certes! Le problème naît quand c'est l'inverse. Oui, je sais, inutile de me le rappeler, les automobiles sont munies d'une pédale centrale qu'on appelle le frein et qui permet justement de corriger les effets de la dite loi physique. Ajoutez, si vous voulez, que tout conducteur doit rester maître de son véhicule. Je n'en disconviens pas. Je rêvais.

J'ai réalisé ensuite, quelques jours après l'accident, en reprenant la même route, l'enchaînement de mes pensées. Un maudit panneau publicitaire aux dimensions insolentes vantait, à la sortie du Pouliguen, une literie rose sur laquelle se prélassait un magnifique imbécile aux yeux retournés de béatitude niaise. Le matelas miraculeux survolait les marais salants comme un tapis des Mille et Une Nuits et on l'avait baptisé « Doux rêve ». En un rien de temps mon esprit avait vagabondé dans le passé, quelques mois auparavant, dans d'autres rêveries.

Tout avait commencé dans le bureau du patron de *La Vigie*. Toujours à l'affût d'un sujet original, Charles Badin nous avait surpris ce matin-là par son enthousiasme ardent. Je me souviens que plusieurs d'entre nous se regardèrent avec circonspection en se demandant si le projet qu'il nous exposait était sérieux.

« Vous n'ignorez pas que nous fêtons cette année le tricentenaire de la naissance d'un des plus grands écrivains français? »

Silence poli. Attente prudente... Curiosité moyenne: trois cents ans! Peste!

« Enfin! Voyons! Je vous parle de Rousseau! Jean-Jacques Rousseau! Vous le connaissez quand même un peu, non? Bon, j'ai en face de moi une bande d'incultes! Vous vous demandez quel rapport j'établis entre un auteur du XVIII<sup>e</sup> siècle qui n'a jamais mis les pieds en Bretagne et la rédaction d'un journal local comme le nôtre. Eh bien, saperlipopette, sursum corda! Haut les cœurs. Il faut savoir s'élever parfois au-dessus des contingences banales du quotidien... »

Quelle mouche l'avait piqué? Lui qui nous rebattait les oreilles de la nécessité de coller à la réalité et qui exigeait, à longueur de journée, des faits, rien que des faits, et si possible tout frais!

«... Il ne s'agit pas d'oublier d'informer nos lecteurs de l'actualité. Conservez cette préoccupation! C'est votre gagne-pain. Mais pourquoi vous le cacher? J'ai une tendresse particulière pour Rousseau, ce touche-à-tout de génie, ce précurseur utopiste, ce rêveur. Vous savez quel est son dernier ouvrage? Celui qu'il écrivait alors qu'il savait sa mort proche? *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Et moi je me dis que ce serait bien le diable si la Presqu'île guérandaise, avec ses paysages contrastés, n'était pas assez riche pour inspirer aujourd'hui dans notre journal un promeneur sensible et intelligent qui aborderait, à la manière de cet illustre prédécesseur, quelques grands sujets éternels. »

Aïe, aïe, aïe! Quand Badin entonnait le refrain des compliments il fallait se méfier car en conclusion l'un des journalistes recevait une mission qui ne l'enchantait pas toujours. Et à sa façon de me regarder je me suis tout de suite senti concerné: je me suis dit que c'était pour ma pomme. Ça n'a pas manqué.

« Je crois que vous serez d'accord pour que je confie le lancement de ce projet à Jo Morel qui connaît tous les trésors secrets de la Presqu'île, de Pénestin à Saint-Nazaire, de La Baule à Piriac, et dont la plume alerte émerveille chaque jour nos lecteurs. »

Tu parles! Les collègues opinaient chaleureusement avec une modestie de faux jetons. Personne ne me disputait le bâton merdeux. Le patron, lui, riait de ces louanges unanimes. Le concert d'approbations s'agrémentait de sourires narquois, chacun se demandant, c'était évident, comment j'allais me sortir de ce guêpier touristico-littéraire. Et il me faut bien avouer que j'aurais eu le même comportement amusé si le choix du patron s'était porté sur un autre. Mais les défis ne me font pas peur.

« Mon cher Jo, vous avez carte blanche, vous vous en doutez, pour nous concocter une série d'articles de derrière les fagots dans les premiers jours de juillet. Les touristes arrivent, gourmands de soleil, de mer et de crustacés, mais, nous le savons, pas opposés à se cultiver, sans toutefois trop se fouler. Vacances obligent, hein ! À vous de jouer et d'assaisonner leur bronzage du sel de votre verve. Mais vous ne serez pas seul, mon vieux. Je devine que tous vos camarades voudraient partager avec vous cette aventure. Hélas, je ne peux les satisfaire. Le travail ne manque pas. C'est à la nouvelle venue que j'ai pensé. Oui, depuis un mois qu'Océane Le Bars est parmi nous, elle a secondé modestement les uns et les autres au hasard des besoins et des coups de feu. Sa discrétion l'honore, alors qu'elle est sortie parmi les premiers de sa prestigieuse école de journalisme et qu'elle s'impatiente de justifier par ses écrits le salaire royal que notre journal lui verse. C'est donc le moment, Océane, de nous montrer toute l'étendue de vos qualités. La jeunesse impétueuse alliée à la sage expérience, vous allez former avec Jo une équipe du feu de Dieu. »

En effet, le patron avait vu juste. Je m'étais tout de suite merveilleusement entendu avec cette jeune femme brune dont les yeux brillaient de malice et dont le sourire permanent me réjouissait. Le tutoiement, ordinaire dans la profession, l'avait un peu bloquée au début, problème d'âge, bien sûr. Cependant très vite, serviable sans obséquiosité, enjouée mais sérieuse, cultivée sans ostentation, attentive, elle s'était intégrée au staff, surmontant avec esprit le bizutage incontournable qui l'attendait. Quel âge avait-elle ? Une trentaine d'années. Son mari était ingénieur du son et travaillait dans le monde du cinéma. Elle parlait peu de lui mais lorsque ses yeux se posaient sur le cadre de son bureau on y lisait une tendresse infinie. Je crois bien que c'est surtout cette qualité qui m'enchantait : elle était amoureuse de son Michel avec la tranquille évidence qui m'unissait aussi à Laurette.

Pour ma part, des vagues réminiscences de la classe de seconde, que me restait-il de Jean-Jacques Rousseau ? Ah oui ! La musicalité de son style, le balancement savant de ses périodes. Et aussi le paradoxe d'un homme qui déclarait avoir abandonné ses enfants à l'assistance publique et qui avait réalisé une méthode d'éducation dont s'inspiraient encore les pédagogues modernes. De sa dernière œuvre, je n'avais gardé que quelques morceaux choisis bien rythmés étudiés au lycée. Océane

connaissait tout de Rousseau. Elle admirait l'écrivain et elle ajoutait qu'elle aimait l'homme pour ses contradictions qui s'affichaient très bien dans ses *Rêveries*, son testament. C'est dire si elle apprécia de s'investir dans une réalisation qui devait s'inspirer de cette œuvre. Une lecture rapide s'imposait à moi. J'en restai déconcerté et enchanté tout à la fois et Océane me confia qu'elle partageait mon trouble. Qu'il ait été effectivement traqué ou que son cerveau malade ait forgé un complot imaginaire, il ne manquait pas de panache dans sa posture d'homme seul.

Nous devons adopter un plan de travail. Elle releva que l'auteur avait revu seulement sept des dix rêveries publiées. On pouvait s'y tenir: nous avons de quoi alimenter sept chroniques et la variété des sujets abordés nous permettrait des approches intéressantes en choisissant, pour les illustrer, sept promenades dans la Presqu'île. Ni atrabillaires, ni solitaires, ni rêveurs, nous avons, elle et moi, du mal à nous identifier à celui qui écrivait « Me voici donc seul sur la terre ». Toutefois nous partagions avec lui le plaisir de marcher de longues heures dans la nature et Océane, qui tenait un herbier depuis sa plus tendre enfance, sut me faire goûter le plaisir d'herboriser le septième jour.

Je pilotais le projet, certes. Mais j'entendais respecter la signature de ma collègue: nous choisirions chacun librement trois lieux de promenade individuelle et, pour le dernier qui conclurait la série, nous écririons ensemble sous forme de dialogue un compte-rendu à deux mains. Ainsi nos six chroniques personnelles se sont succédé en alternance du lundi au samedi de la deuxième semaine de juillet, cette année-là. Elle emmena nos lecteurs sur l'île des Évens située à la sortie de la baie du Pouliguen, elle joua à la châtelaine au château de Ranrouët d'Herbignac, elle emprunta une calèche dans les marais salants. Moi, je les entraînai dans les grottes visibles à marée basse au-delà de la pointe de Penchâteau, dans la base sous-marine de Saint-Nazaire, dans les roselières de la Brière. Notre promenade commune nous conduisit à Sissable, en face du Croisic, pour y observer, des heures durant, la flore et la faune en compagnie de Janvier, mon copain professeur de SVT au lycée Galilée de Guérande. À notre sauce, avec force anecdotes, avec aussi une légèreté que certains trouvèrent iconoclaste, nous traitons les thèmes chers à Rousseau: la liberté, le bonheur, la force du rêve, le charme du souvenir, le respect de la nature. Il faut saluer l'instinct de notre patron qui avait trompé huit jours à

l'avance la parution de nos *Rêveries* : non seulement le tirage de *La Vigie* s'envola dès le premier article en un bond spectaculaire mais, lorsque la série s'acheva, la demande était si importante que le journal réalisa un joli bénéfice en regroupant les chroniques dans un tiré à part vendu en août.

Ainsi naissent parfois les amitiés, dans le respect mutuel et la confiance. Le tandem Jo Morel-Océane Le Bars, l'équipe « du feu de Dieu » lancée par Badin avait continué à fonctionner. Nous avons coproduit plusieurs reportages de belle facture et nous avons écrit ensemble l'hiver suivant un conte de Noël joyeusement sacrilège qui sortait de l'habituel cucul la praline. Reste quand même que notre titre de gloire était bien la série des *Rêveries*.

Flashes successifs où se bousculent pêle-mêle la chevelure abondante d'Océane dans le vent marin, un arc-en-ciel sur les salines en fin d'après-midi, la masse sombre bétonnée de l'abri sous-marin, les clochers de Batz et du Croisic au soleil couchant. Et soudain, plus cocasse, la literie Doux Rêve de la publicité entrevue près du port du Pouliguen. Cette fois l'imbécile heureux qui planait dans la béatitude, c'était moi. Bien la peine d'ironiser sur le personnage, je ne pouvais y échapper, il avait mes traits et si je me trouvais si bien sur le tapis volant, c'est que j'attendais Laurette.

Deux jours auparavant elle m'avait annoncé sa venue pour une semaine, « extensible si affinité » précisait-elle. Strasbourg-La Baule, presque mille kilomètres entre les deux gares. La commissaire Laurette Hennecat était coutumière de ces décisions soudaines et j'aurais eu mauvaise grâce à m'en plaindre, j'avais des initiatives identiques. La tempête de nos retrouvailles amoureuses gardait la même intensité qu'au premier jour, elle balayait tout. Je comprenais pourquoi je m'étais identifié au pacha du matelas : mon copain Jérémie Grondin, le chroniqueur mondain de *La Vigie*, me met en boîte quand Laurette me rend visite ou que je rentre d'un voyage à Strasbourg ; « Voici l'homme qui n'a qu'un nuage dans sa vie, celui sur lequel il flotte ».

Laurette, ses froncements de sourcils contrariés que je gomme d'un doigt, son parfum de pomme fraîche sous la douche, son sourire bienveillant, le meilleur baume pour les bleus de la « struggle for life », ses fous rires frais comme une oasis dans la fournaise du désert, sa démarche chaloupée si envoûtante que parfois, sous le prétexte d'un

trottoir encombré, je la laisse exprès me devancer pour me régaler du balancement de son pototin.

Balancement brutal soudain pour moi, d'arrière en avant. Je me trouvais à la hauteur du rond-point de Versailles, à cent mètres des remparts de Guérande. J'arrivais bientôt à la place du Marhallé. Mon ami Jules, le patron des *Quatre As*, m'avait aguiché avec sa fameuse blanquette de veau arrosée d'un Saint-Nicolas-de-Bourgueil. Déjà, je me passais la langue sur les lèvres. J'ai bien failli me la couper. Imaginez! Un journaliste privé de son principal outil de travail! J'ai eu la nette impression que la voiture qui venait de me dépasser s'arrêtait brusquement sans raison, j'en aurais mis ma main au feu. Mais il est évident que je me suis trompé. En tout cas, je peux vous dire que même en roulant à cinquante kilomètres à l'heure, les choses vont vite lorsqu'on est distrait. J'ai voulu l'éviter en me déportant sur la droite. Erreur fatale! J'y ai rencontré l'autre véhicule qui avait choisi la même option. Le choc a été bruyant et j'ai apprécié la caresse tiède de mon airbag. J'avoue que je n'en menais pas large en m'extirpant de mon carrosse abîmé.

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. De l'autre engin sortait une femme qui riait aux éclats! Je n'appréciais pas trop cette désinvolture à vrai dire. Mais comme c'était moi qui avais heurté son véhicule, j'étais mal placé pour râler. Donc, profil bas! Je me tenais les côtes, elle s'amusait. De moi peut-être? Je devais avoir l'air piteux mais quand même! Il faut croire qu'elle lisait dans mes pensées :

— Pardonnez-moi! C'est plus fort que moi. J'adore les surprises et là vous m'en avez servi une belle. Je ne ris pas de vous, je vous assure. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi je ris. Ce n'est sûrement pas convenable mais je n'y peux rien. Vous n'êtes pas blessé, hein? Vous confirmez? Moi non plus. Mais attendez... Vous ne seriez pas Jo Morel, le journaliste de *La Vigie*?

(Flonflons de musique alerte dans ma tête endolorie, une ouverture de Rossini, bien enlevée. Eh oui, la gloire apaise.)

— Si fait!

— Vous savez, je suis une de vos plus fidèles fans. J'adore vos articles.

(*Pizzicato* gracieux, flûte enjôleuse, choral: les anges dans nos campagnes...)

— Moi qui rêvais depuis toujours de vous rencontrer, voilà que le destin me comble. Allons, ne soyez pas contrarié! Ce ne sont que des

dégâts matériels. Les voitures sont bien là, elles ne gênent pas la circulation. Que diriez-vous d'un petit remontant ? Où pouvons-nous aller ?

Je lui proposai naturellement les *Quatre As*, tout à côté. Notre arrivée, la sienne surtout plutôt, créa une certaine sensation. Le brouhaha des conversations cessa soudain au bar, les têtes nous accompagnèrent jusqu'au fond de la salle où nous nous installions. Cela ne dérangeait pas ma compagne. J'aurais juré même qu'elle en éprouvait du plaisir, en femme habituée aux hommages et aux regards admiratifs. J'avais pris dans ma boîte à gants un imprimé de ma compagnie d'assurances et sur la table se trouvaient déjà ma carte verte, mon permis de conduire et ma carte d'identité. 8 juin ! Tiens ! La Saint-Médard !

— Laissons cela, voulez-vous ! Permettez-moi de me présenter : Marguerite de la Houssaye, PDG des *Herbes de Guérande*. Foin des complications paperassières, Monsieur le Journaliste. Je suis trop heureuse de vous avoir rencontré pour assombrir ce jour d'un constat d'accident. Ne nous prenons pas la tête !

— Pardonnez-moi ! C'est moi qui suis fautif. J'étais distrait. À moi d'assumer maintenant.

— Il est charmant, il est charmant ! La classe, vraiment. Admirable.

Ses yeux en amande plongeaient dans les miens. J'étais troublé, j'avoue.

— Je prends tout à ma charge. Si, si ! Ne protestez pas ! Cela passera en pertes et profits. J'ai les reins solides. Vous avez pu le constater, non ?

En parlant de ses reins elle se redressa. Un seul bouton, un tout petit bouton maintenant dans son corsage ajouré sa poitrine épanouie. Elle se mit à rire encore. Tous les clients souriaient de sa bonne humeur. Et moi je me demandais quelle contenance j'observerais si le bouton lâchait. Les soutiens-gorge pigeonnants retiennent-ils toujours leur contenu ? Encore une loi physique dont se souciaient les ingénieurs en confection, non ?

Je calculais aussi, mine de rien, le montant des travaux de réparation de ma voiture. À vue de nez plusieurs centaines d'euros. Ajoutons l'ennui de la perte de mon bonus ! Une belle journée. Alors j'ai capitulé. Elle passa un coup de fil à un garagiste de ses amis : il allait illico prendre en charge les deux automobiles et il mettrait à ma disposition, en venant, un véhicule que je garderais jusqu'à la remise en état du mien, deux ou trois jours. Quant à elle, un chauffeur de son entreprise

viendrait la chercher à son signal. Je devais tout accepter, c'était la rançon de ma renommée. Peste! Excusez du peu! Elle souhaitait, puisqu'elle m'avait sous la main, bavarder avec moi de mon métier. Grand seigneur à mon tour, je l'invitai à déjeuner, oui, sur-le-champ, puisque je venais ici dans ce café avec cette intention quand nous nous étions accrochés. Elle battit des mains :

— Voilà une excellente idée, mon cher Jo. Vous me permettez d'utiliser votre prénom, hein? Moi, mes amis m'appellent Margot. Je vous en prie, Jo, appelez-moi Margot!

Sur le coup de 13 h Jules ferma son bar. C'était son après-midi de relâche. Et tous trois nous nous mîmes à table. Nous étions, Jules et moi, plus curieux qu'elle. Allez savoir pourquoi. Marguerite de la Houssaye se livra sans chichi. Elle dirigeait dans le parc d'activités de Villejames une entreprise consacrée au conditionnement et à la commercialisation des végétaux utilisés en cuisine aussi bien en mets principaux qu'en condiments, en tisanes ou en décoctions. Son ambition ne s'arrêtait pas aux cultures terrestres. Elle visait aussi le marché prometteur des algues. Une vingtaine de personnes travaillait sous ses ordres et ce serait pour elle un plaisir de nous piloter dans son usine: *Les Herbes de Guérande*. Je voulus faire mon malin: j'avais herborisé l'an passé, quelques noms savants me restaient. Margot s'en amusa. Elle nous déclara tout de go qu'elle était presque totalement ignare en la matière. Elle s'appuyait sur les compétences de ses techniciens et le savoir-faire de son personnel. Elle, elle gérait la boutique... et elle gagnait de l'argent.

— *Time is money*, n'est-ce pas, dit-elle en arrangeant les plis de sa jupe. J'ai juste le temps de passer au bureau signer le courrier du jour avant d'aller à la salle de gym. Bye, bye!

— J'ai eu beaucoup de plaisir... commençai-je.

Elle me tapota une joue:

— Au revoir, grand séducteur! Continuez à me charmer de vos articles originaux. Et merci pour cette rencontre mouvementée.

Et se tournant vers mon ami:

— Jules, je me suis doublement régalée. D'abord de votre blague, vraiment divine. Mais aussi de votre conversation. Permettez-moi de vous embrasser, mon cher ami!

Je souriais, amusé. Jules, emprunté, rouge comme un coquelicot. Quant à l'impact de sa conversation, j'estimais que pendant tout le



repas il avait à peine prononcé trois phrases. Elle devait faire allusion aux messages de ses yeux de merlan frit. Je n'avais jusque-là jamais vu mon pote aussi envoûté.

Jules restait songeur pendant que je l'aidais à tout ranger. J'avais l'impression qu'il était encore sous le charme de mon invitée.

— Quelle belle plante, hein!

— Je suis de ton avis, mon vieux.

— Catégorie gros bonnets, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Tu trouves? Une entreprise de vingt employés! On ne peut pas conclure que sa directrice fasse partie des pontes, ou des gros bonnets comme tu dis si bien.

— Je ne parle pas de ça, eh! Je me fous bien de son entreprise. Tu oublies que dans le passé j'ai été représentant en lingerie féminine.

— Quel rapport?

— Écoute-moi bien! C'est un connaisseur qui te parle, mon vieux. Margot a une poitrine splendide. Mes calculs sont simples. Au pifomètre, en tenant compte de son tour de poitrine, qui, comme tu le sais, est la mesure de la circonférence horizontale du corps prise au-dessus de la pointe des seins, en soustrayant le dessous de poitrine, mesure de la circonférence horizontale prise sous les seins, j'obtiens la taille des bonnets de son soutien-gorge. Le différentiel s'établissant à mon avis aux alentours de vingt centimètres, j'hésite entre les tailles C et D, ouais, plutôt des pamplemousses que j'aimerais bien goûter! Pas des bonnets énormes, je le concède, mais quand même de gros bonnets. CQFD.

J'étais estomaqué. Il n'y avait aucun doute, mon ami Jules se dévergondait. Soudain un déluge noya la ville. Par bonheur le garagiste avait laissé le véhicule de prêt juste devant la porte du café des *Quatre As*. J'allumai le contact. La radio locale était restée branchée. Une douce voix de femme chantonna: « Pauvres de nous. Tout le département subit de grosses averses. Le présage est inquiétant si se vérifie le dicton:

Quand il pleut à la Saint-Médard  
Il pleut quarante jours plus tard ».